

A l'usine, on ne travaille pas.

Réflexions sur le Journal d'usine de S. Weil (1934-1935)

Nadia TAÏBI

Introduction : Dans le Journal d'usine existe un modèle -malgré lui-, une figure en quelque sorte de la condition des ouvriers : c'est Jacquot. S. Weil le raconte en ces termes : « La presse qui ne marchait pas et Jacquot. Il est clair que, pour Jacquot, cette presse était un mystère, et de même la cause qui l'empêchait de marcher. Non pas simplement en temps que facteur inconnu, mais en soi, en quelque sorte. Ça ne marche pas... comme un refus de la machine ¹. » Jacquot ignore tout de la machine, de part et d'autre les mouvements qui expriment l'intelligence lui sont opaques. Pour S. Weil, l'inaptitude de Jacquot ne lui est pas propre mais fonde de manière structurelle l'organisation du travail à l'usine. Elle tient à l'essence même du travail ouvrier, à la presse notamment. Le désarroi de Jacquot est celui de l'intelligence face au vide méthodique qui lui est imposé. Jacquot, cet homme fort gentil, comme elle le décrit et qui souvent, lui vient en aide (car le désarroi de S. Weil devant la presse est bien plus abyssal que celui de Jacquot) reste à l'usine, vit de l'usine, y passe tout son temps, y laisse sa jeunesse mais on ne peut pas dire- ce serait même une grande erreur de le prétendre- qu'il y travaille. Alors que fait-il à l'usine? Nous serions tentés de dire qu'il n'y fait rien ou plutôt qu'il laisse l'usine le faire, le réduire à l'état de « matière vivante ». Sans doute est-ce là en partie ce qui interpelle la philosophe, finalement à ce stade l'ouvrier figure l'état de parfait accord de l'homme avec son milieu. Son abaissement peut être analogue à l'humiliation de l'homme qui renonce au moi haïssable et n'existe plus que comme parcelle du monde. Au détail près que l'humiliation vécue par Jacquot lui est elle-même étrangère, et qu'il lui faudrait lutter pour la faire sienne. Le rien dont il est question à l'usine est un défi à la consistance de l'homme, c'est-à-dire à sa pensée. En termes weiliens, la question qu'il pose peut se dire ainsi : comment passer du déracinement à la décréation ? Autrement dit, quelle signification métaphysique donnée à l'exploitation sociale? Ce questionnement se fonde sur un soupçon : le rien dont il est question à l'usine s'enracine dans le vide qui est « imposé à la pensée ». Et, sans doute l'enjeu est-il de faire de ce rien un objet de pensée, afin que quelque chose résiste sur lequel Jacquot puisse s'appuyer.

Première partie : L'organisation des tâches à l'usine

1. Le modèle de Taylor

En 1913, Frederic Winslow Taylor en sa qualité d'ancien président de la société américaine des ingénieurs mécaniciens rend publique ses principes d'organisation scientifique des usines. Au départ destiné à un public restreint, lecteur des publications de la revue de métallurgie, cet ouvrage dont le texte reste méconnu contient les fondements théoriques d'une transformation des modes de production. Dans son introduction, Taylor reprend le discours que le président Théodore Roosevelt adressa aux gouverneurs réunis à la Maison Blanche soulignant le fait que la « conservation des ressources naturelles de l'Amérique » n'était que le « préliminaire de la question plus générale du rendement de la nation ». D'après Taylor, la question de l'augmentation du rendement national est plus vaste et ne concerne pas seulement le seul effort de conservation des ressources matérielles telles que les forces hydrauliques ou les gisements de charbon mais elle doit s'étendre à la considération du « gaspillage journalier de l'effort humain, par maladresse, mauvaise direction ou incapacité ». Il faut donc envisager comme une ressource la force de travail et sa direction. En ce sens, S. Weil ne fait que traduire le propos de Taylor, qui n'aurait sans doute pas vu la polémique, lorsqu'en 1937 dans sa conférence intitulée La Rationnalisation elle la définit comme une deuxième révolution industrielle dont la fin n'est plus seulement « l'utilisation scientifique de la matière inerte et des forces de la nature » mais « l'utilisation de la matière vivante c'est-à-dire des hommes ». Le problème de Taylor est de résoudre structurellement les conflits d'intérêts qui jalonnent l'organisation du travail et qui nuisent à son efficacité. L'organisation scientifique du travail s'accomplit en un double processus : la neutralisation de la subjectivité du travailleur et la négation de la spécificité du métier. Chaque métier doit pouvoir être repensé à partir d'une considération objective des tâches qui le forme.

En effet, la notion de tâche doit être au centre de la motivation de l'ouvrier. En assignant une tâche précise à l'ouvrier on lui fournit ainsi « un étalon précis » pour mesurer constamment ses progrès personnels. Par ailleurs, l'évaluation objective de la nature de la tâche permet l'attribution de prime lorsque celle-ci requiert « une grande activité ». Aussi les « deux éléments, tâche et prime constituent deux des principaux rouages du mécanisme de l'organisation scientifique ». La neutralisation de la subjectivité et négation de la spécificité du métier doivent aussi entraîner la neutralisation des conflits sociaux. L'adoption générale de l'organisation scientifique pourrait « doubler la productivité moyenne de l'ouvrier », et ainsi permettre « au monde entier de profiter de cette augmentation ». L'ouvrier pourra bénéficier d'une journée de travail moins longue et avoir accès aux loisirs et à l'éducation. L'organisation journalière repose sur la distribution de tâches spéciales auxquelles seront tenus des hommes spéciaux. En ce sens la supériorité de l'ingénieur est assez relative dans son esprit. Et, ce changement d'organisation n'a pas seulement pour

ambition de bouleverser les rapports au travail mais de transformer les rapports sociaux en dehors de l'activité de production industrielle. Taylor l'explique ainsi à la fin de son introduction : « Cet ouvrage avait été destiné tout d'abord, à faire l'objet d'une simple communication à l'American Society of Mechanical Engineers. Les exemples choisis s'adressent spécialement aux ingénieurs et chefs d'usine, mais ils intéressent également tous les hommes qui travaillent dans les établissements industriels. On espère qu'il apparaîtra clairement aux autres lecteurs, que ces mêmes principes peuvent être appliqués avec fruit, à toutes les formes de l'activité humaine, depuis les problèmes d'économie domestique, jusqu'aux questions plus complexes d'organisation et d'administration des institutions diverses que créent les nécessités de la vie sociale ». Car Taylor, qui n'est pas un grand théoricien, avait cependant l'intuition fort juste du caractère prédominant du travail industriel dans l'organisation sociale. En ce sens, il est important de revenir sur son ambition et sur le succès de son entreprise. D'ailleurs, S. Weil lui reconnaît ce point lorsqu'elle exprime la nécessité philosophique de son expérience ouvrière. Etre à l'usine en 1934, lui apparaît clairement comme une condition pour saisir pleinement, comme elle le dit: « les aspects essentiels de notre civilisation² ».

2. Signification de la rationalisation. Quand Taylor fait l'histoire.

Cependant la propagation de la méthode taylorienne, notamment sous la dénomination de rationalisation, tient non

seulement au caractère central du travail industriel, mais aussi à l'extraordinaire simplicité de sa méthode. Taylor renonce à toute forme de complexité, nie toute nécessité d'adapter le travail humain au champ de signification propres au domaine où il s'applique. Qu'importe ce qui est fait, fabriqué ou conçu, qu'importe aussi le contexte culturel dans lequel s'élabore ces produits, l'efficacité dont il se targue a justement pour qualité fondamentale, sa neutralité. C'est pourquoi, par exemple, l'organisation tayloriste du travail n'est pas condamnable aux yeux de Staline alors même qu'il prétend, comme le souligne S.Weil, fonder « les bases d'une culture ouvrière ». Dans un entretien, que rapporte S. Weil dans le journal l'Effort le 2 juillet 1932, avec l'écrivain allemand Ludwig, Staline déclare son admiration pour « l'efficacité américaine dans tous les domaines, dans l'industrie, dans la technique, dans la littérature » et même dans « la vie ». Il fait alors l'éloge d'une organisation qui lui paraît s'accorder avec les valeurs centrales de l'ordre soviétique fondé sur le travail et la capacité de production. En effet, « il y a parmi les Américains beaucoup de gens sains de corps et d'esprit, sains dans toute leur attitude à l'égard du travail, du métier » et ajoute t-il c'est « avec cette « efficacité » et cette simplicité que nous

sympathisons. »³ Sans doute l'homogénéité dans la manière de concevoir l'idéal de production se traduit par une conception partagée de la place de la technique. Or, derrière cette uniformité se pose la question de la place du politique dans l'organisation sociale. Staline semble exprimer une évidence : pourquoi sur le plan de la production industrielle faudrait-il être en contradiction avec les Etats-Unis ? L'efficacité américaine lui semble pour elle-même admirable : s'agissant de moyens techniques la neutralité de son discours s'impose comme allant de soi. En même temps, la possibilité de mettre entre parenthèses des enjeux politiques et idéologiques, rend compte d'une prévalence de la technique. En effet, le champ technique s'impose comme un domaine séparé, sur lequel il est possible -en tant que chef d'Etat- de faire un discours, dont les conséquences ne sont pas admises comme directement politiques. Et, l'efficacité devient de se fait même une valeur séparée bonne pour elle-même. S. Weil relève cette contradiction en rappelant que l'efficacité du système capitaliste place le pouvoir soviétique en contradiction complète avec les réflexions de Marx desquelles il s'inspire officiellement. « Si Marx [dit-elle] a proclamé la nécessité d'une guerre à mort contre le régime capitaliste, ce n'est pas parce que le régime capitaliste présente tel ou tel inconvénient, mais c'est parce que ce régime impose, à l'égard précisément du travail et du métier, une attitude aussi peu « saine » que possible, attitude qui consiste à subordonner le travail vivant aux produits inertes du travail passé, à l'outillage matériel ». Le problème est donc de comprendre ce qui distingue, à ce stade, le régime américain du régime soviétique. Il importe pour cela de comprendre jusqu'à quel point la neutralité des formes de production est effective. Autrement dit, le questionnement porte sur l'effectivité d'un ordre social et d'une organisation politique tenus séparément des relations au travail et des forces de production. Reprenant Marx on peut se demander, en effet, comment les conditions de travail et d'existence ne forment pas en réalité la nature du pouvoir. Est-il possible de tenir séparé ce que l'ouvrier fait à l'usine de la manière dont il se perçoit dans la vie publique ? L'humiliation subie par la pensée le quitte-t-elle sitôt franchies les portes de l'usine ? N'est-ce pas d'ailleurs suivant ces préoccupations que S. Weil affirmera en 1935 qu'il faut distinguer « trois stades dans la coordination des affaires humaines » ?

Elle donne du premier - où les actions sont coordonnées par analogie - l'image d'« une équipe de déménageurs qui transportent un meuble lourd et fragile dans un escalier tournant » ; lui seul exprime une « volonté générale », qui définit un travail fait de telle sorte que « la coordination des mouvements est conçue simultanément, à chaque instant, par l'esprit de chacun ». C'est pourquoi, même « s'il y a des ordres reçus et donnés ⁴ », cela ne va pas à l'encontre de la liberté et de l'égalité de tous. En effet, chaque individu voit « en chaque compagnon de travail un autre soi-même placé à un autre poste ⁵ » ; chacun exprime ainsi par son action personnelle le projet de tous. L'ensemble du fonctionnement se trouve inscrit dans la volonté de chaque sujet, tous capables de concevoir le sens de son action comme participation à une œuvre collective.

Le deuxième est représenté par « un bateau à voiles à l'ancienne mode ⁶ ». La coordination n'est plus consciente que pour le chef. Il y a donc une « subordination humiliante. » Toutefois celui-ci demeure maître des mouvements de l'ensemble, il peut

donc « alléger » les effets de cette soumission. A ce stade, les travailleurs sont soumis à une volonté et à une personnalité qu'ils peuvent identifier et sur laquelle, dans une certaine limite, ils peuvent agir.

Le troisième est représenté par l'organisation du travail dans les grandes usines. A ce stade, « les choses deviennent si compliquées qu'aucun esprit ne peut tout mettre en rapport. La coordination est alors confiée pour une large part à des signes et à des choses matérielles ». Cette coordination est opprimante y compris pour le chef. Nulle volonté ne peut s'exprimer qu'elle soit particulière ou a fortiori générale. A propos d'une telle organisation S. Weil ajoute : « On ne peut rien imaginer de plus horrible que les régimes totalitaires. Ces régimes asservissent et dégradent l'humanité en tout homme, sans exception, y compris le chef suprême ; ils rendent impossible non seulement la volonté générale, mais encore l'exercice d'une volonté particulière² ». Il apparaît clairement que les modèles d'organisation du travail révèlent une manière d'être en commun, de se considérer mutuellement les uns et les autres, qui scellent la vie politique en dehors de la sphère réservée à la production. Plus encore, pour comprendre sur quelle conception de la place de l'homme dans la société se fonde un ordre politique, il faut s'intéresser prioritairement à l'organisation du travail. Il n'y a pas d'organisation du travail qui soit neutre sur le plan idéologique puisqu'il en va de la place que l'on réserve à la pensée. Aussi la neutralité affichée de Taylor cache mal son ambition d'améliorer la vie sociale en générale. Et, si nous la prenons au sérieux, cette réduction stricte de l'organisation du travail à l'efficacité de la production définit un certain ordre politique.

Car, pour Taylor, tout naturellement l'efficacité de la rationalisation produit un ordre juste dans la mesure où c'est la collectivité qu'il s'agit de servir. Taylor résume ainsi le principe qui guide les transformations qu'il veut insuffler au régime industriel : « dans le passé l'homme était tout, ce sera désormais le système⁸ ».

Deuxième partie : Que signifie être exploité?

Exploitation et oppression

Le problème serait donc de comprendre à quel système tend la rationalisation du travail. Ce qui peut se dire en d'autres termes : qu'est-ce que serait un système taylorien accompli? Dès lors, puisque nous ne sommes plus dans le réel effectif mais dans l'idéal : quelle est la signification métaphysique de cette organisation du travail? Précisément l'expérience ouvrière telle qu'elle est relatée dans le Journal d'usine met au jour la signification métaphysique de l'exploitation sociale. Celle-ci est contenue dans cette formule « le fait principal c'est l'humiliation ». L'ouvrier n'est pas humilié par la contemplation de la misère de sa condition mais par le fait d'être tenu dans l'impossibilité de penser cette condition. L'usine impose un ordre, figure un monde, qui n'a pas seulement pour résultat de réduire à la misère économique et sociale mais qui

plus profondément atteint l'homme dans sa dignité. Ce façonnement de l'ouvrier touche non pas seulement à son statut mais, par-delà, à sa condition. Aussi, on ne peut agir véritablement sur le statut des ouvriers sans interroger leur condition. Le statut de l'ouvrier définit simplement son état de salarié. Il porte sur les droits des travailleurs c'est-à-dire la propriété des moyens de production, l'évolution des salaires, la question des profits et bien sûr la durée du temps de travail. Les réformes concernant le statut des ouvriers doivent être fonction d'une réflexion portant sur les conditions profondes d'expression de la pensée. Suivant cette perspective, S. Weil critique les réformes telles que celle qui concerne la durée du temps de travail et qui voudrait se présenter comme immédiatement satisfaisante. « Faire du peuple une masse d'oisifs qui seraient esclaves deux heures par jour n'est ni souhaitable, quand ce serait possible, ni moralement possible, quand ce serait possible matériellement ⁹. » La diminution de la durée du temps de travail n'est souhaitable qu'en tant qu'elle participerait à une réflexion sur les conditions de travail mais elle ne peut être considérée comme une solution. Cela signifierait que l'on consent à faire du travail une activité dégradante à laquelle dans une certaine limite strictement quantitative on devrait se soumettre. Plus généralement elle affirme : « tous les systèmes de réforme ou de transformation sociale portent à faux ; s'ils étaient réalisés ils laisseraient le mal intact ; ils visent à changer trop et trop peu, trop peu ce qui est la cause du mal, trop des circonstances qui y sont étrangères ¹⁰. »

Par delà l'exploitation économique, l'oppression conduit à une forme de déshumanisation qui réside en l'humiliation subie par la pensée. La servitude de l'ouvrier tient aux rapports qu'il entretient avec le milieu de production. Son adaptation demande qu'il renonce à sa liberté, et même il faudrait presque, déclare S. Weil, pouvoir laisser « son âme dans la case où l'on met le carton de pointage ¹¹ ». L'oppression consiste en ce que l'ouvrier est un homme qui ne possède aucun droit sans que cela ne dépende de la nature juridique de son état. Il n'a aucun droit dans le régime industriel et par le fait même de ce régime. Ce régime implique dit-elle que la « vie des hommes soit sacrifiée à la fabrication des produits ¹² ». L'usine est ainsi le lieu où la vie des hommes ne compte pas, où « tout est injustice ¹³ » et où on finit par se sentir soi-même esclave. Les structures de l'usine parviennent à dessiner une condition. Il faut revenir sur ce sentiment de S. Weil : les ouvriers avec lesquels elle travaille, ses camarades, n'ont pas, à ses yeux, « pleinement compris qu'ils étaient esclaves ». Il ne s'agit pas de dire qu'ils n'ont pas les moyens intellectuels de comprendre la nature de leur servitude. Il ne s'agit pas non plus d'admettre qu'il n'ont pas du tout compris qu'ils étaient esclave. Cependant, la différence entre leur prise de conscience et la sienne lui paraît être une question de degré. A un certain degré d'exploitation celle-ci devient si brutale qu'elle concentre tout le ressentiment et cristallise les luttes. Comme elle l'explique : « être soumis à la discipline industrielle » donne des préoccupations immédiates, urgentes, quotidiennes et ne laisse « guère la possibilité ni le goût d'analyser théoriquement la contrainte » que l'on subit chaque jour ¹⁴ ». L'humiliation subie touche l'homme dans son intimité, c'est-à-dire sa pensée. L'exercice de la pensée au travail consiste en la capacité à former des idées par le contact avec le réel. Il n'y a pas de pensée en dehors du milieu où elle se forme. Le milieu désigne généralement l'ensemble des limites qui dans le temps et l'espace

permettent au sujet d'échapper à une perception imaginaire du monde et de sa propre puissance. C'est là, sans doute aussi le sens de cette réflexion que nous trouvons dans le journal d'usine : « Ce qui compte¹⁵ dans une vie humaine [...] c'est la manière dont s'enchaîne une minute à la suivante, et ce qu'il en coûte à chacun dans son corps, dans son âme (...)»¹⁶. L'organisation du travail à l'usine dessine une manière d'être au monde.

Le mythe du progrès.

Questionner l'exploitation économique du point de vue existentielle et métaphysique exprime la tentative de résister y compris dans la formulation du problème à cette exploitation. Car, si les ouvriers n'ont pas conscience de la nature de l'humiliation qu'ils subissent cela ne signifie évidemment pas qu'ils se soient accommodés de leurs conditions de travail et d'existence, mais qu'ils ne peuvent l'exprimer autrement qu'en termes d'exploitation. Et c'est là sans doute le comble de l'oppression. Car l'exploitation économique n'est jamais aussi aliénante que lorsqu'elle conduit à penser qu'elle suffit à comprendre la malheur ouvrier. Cela conduit à renoncer définitivement à toute forme de critique en dehors de son champ.

En ce sens, Simone Weil fait un double reproche à la doctrine marxiste telle qu'elle s'impose aux ouvriers comme une ressource théorique pour comprendre et lutter contre l'exploitation dont ils sont les principales victimes. D'abord Marx tout en ayant singulièrement bien saisi la nécessité de saisir l'individu au sein des conditions d'existence qui le déterminent n'admet pas toutes les conséquences de cette emprise et par là n'interroge pas la nature du saut qu'il faudrait accomplir à celui qui est esclave pour devenir libre. Il s'agit de comprendre l'effectivité de la dialectique à laquelle conduit à adhérer la doctrine marxiste. Son aveuglement repose sur la croyance que de la nécessité le bien peut surgir ou que la matière peut produire un ordre surnaturel. Mais le surnaturel manque invariablement au marxisme. Le texte de 1943 auquel nous faisons référence s'achève sur ces mots : « *Marx a admis cette contradiction d'une faiblesse forte, sans admettre le surnaturel qui seul rend la contradiction légitime.* » Aussi, « *La grande erreur des marxistes et de tout le XIXe siècle, a été de croire qu'en marchant tout droit devant soi, on a monté dans les airs*»¹⁷. » Si la révolution a un sens, il faut substituer au mouvement horizontal, immanent et dialectique de l'histoire un mouvement vertical. Dans la mesure où l'objet de la révolution est le bien ou l'avènement « *d'une faiblesse forte* », l'intervention de la grâce, impossible, est donc nécessaire.

L'aveuglement des thèses marxistes s'explique aux yeux de Simone Weil par le fait que « *le XIXe siècle a été obsédé par la production, et surtout par le progrès de la production, et que Marx a été servilement soumis à l'influence de son époque. Cette influence lui a fait oublier que la production n'est pas le bien* »¹⁸. Aussi, si Marx et les marxistes ne peuvent accomplir la révolution, c'est avant tout parce qu'ils se trompent sur la nature de l'oppression qui pèse sur la classe ouvrière. L'expérience ouvrière de Simone Weil, le quotidien, le déroulement des jours à l'usine, la fatigue, les brimades,

les gestes répétés donnent un corps à la notion d'oppression. La révolution doit renverser ce qui opprime l'ouvrier et qui demeure inaperçu à qui reste à l'extérieur de l'usine. Il ne s'agit ni de l'extorsion de la plus-value ni même de la souffrance ou de la précarité des conditions de vie mais de l'humiliation.

Le deuxième reproche adressé à Marx tient au fait qu'il suspende ses analyses à la question suivante : à quoi sert l'oppression ? Ainsi, il ne parvient pas à définir le mécanisme de l'oppression sinon suivant l'ordre social, historiquement circonscrit, dans lequel il apparaît sous la forme d'une manifestation contingente de certains rapports de forces amenés à se transformer. S. Weil s'accorde alors au point de vue du théoricien autrichien Julius Dickmann¹⁹ tel qu'il le présente dans la revue *La Critique sociale* à laquelle ils collaborent ensemble. Les analyses de Dickmann font sur la philosophe une très forte impression, notamment les réflexions qu'il conduit dans l'article « La véritable limite de la production capitaliste » dans le numéro neuf de la revue, en septembre 1933 ; il semble d'ailleurs avoir directement influencé le contenu, un an plus tard, des *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*. Dickmann maintient que l'idée d'un progrès contenu dans le mouvement même de la production est une illusion. Il montre comment cette idée suppose implicitement le développement des bases matérielles, lequel comprend celui des ressources naturelles. Or, si la course à la productivité est illimitée, des limites matérielles demeurent infranchissables. C'est pourquoi, d'après Julius Dickmann, le passage du capitalisme au socialisme doit s'expliquer par le déséquilibre entre « l'élargissement des forces productives » et l'amoindrissement des conditions d'existence. Aussi, d'après lui, ce ne peut être simplement « l'épanouissement des forces productives » qui détermine un changement dans le mode de production, et, par là, dans l'ordre social mais davantage « le rétrécissement des bases » que la nature présente à l'épanouissement de ses forces. Dickmann part de la célèbre formule du *Capital* où Marx explique comment le capitalisme serait devenu un obstacle au développement progressif des forces de production : « la véritable limite de la production est le capital lui-même²⁰ », et expose la contradiction propre à l'économie capitaliste, laquelle repose sur « l'expropriation et l'appauvrissement de la grande masse des producteurs » en même temps que sur « l'élargissement illimité de la production, au développement inconditionné des forces productives du travail collectif²¹ ». L'accumulation capitaliste qui se fonde sur le travail collectif doit entraîner la « dissolution de la propriété fondée sur le travail personnel de son possesseur²² ». Le monopole du capital devient une entrave « pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices²³ ». Toutefois, d'après Dickmann, Marx néglige de questionner la nature de l'intérêt social qu'il entend opposer au profit de l'entrepreneur privé. Ce qui est non profitable est aussi non productif car « le profit constitue une partie intégrante de la valeur » et une entreprise qui ne parviendrait pas à reproduire « la quantité de travail qui est incorporée à son produit » serait écartée dans « n'importe quel ordre social²⁴ ». L'économie socialiste serait plus appropriée que l'économie capitaliste dans la mesure où elle serait moins aveuglée par le progrès technique. En ce sens, Dickmann propose un usage critique de la doctrine marxiste. Il faut comprendre que ce qui caractérise le régime capitaliste n'est pas les « entraves qu'il mettrait, par son existence même » au développement des forces productives mais « le fait qu'en élargissant les forces

productives d'une manière irréfléchie, sans tenir compte des conditions de leur reproduction permanente, il a effectivement amoindri les conditions d'existence du genre humain ²⁵ ». Dickmann en appelle à un usage limité des ressources naturelles afin qu'il soit « socialement productif ». L'économie socialiste devra accueillir les innovations techniques avec prudence en les mesurant à l'aune de la « reproduction sociale ». Il se peut en effet qu'une nouvelle invention soit une perte pour la société envisagée dans son ensemble si « la quantité de travail incorporée aux moyens de production des entreprises qui fabriquaient l'ancien outillage, et qui sont devenues sans valeur, dépasse la quantité de travail épargnée à la société par les machines nouvelles pour le temps pendant lequel les vieux investissements et les vieux moyens de production auraient pu être utilisés ²⁶ ». Les progrès techniques doivent donc s'accompagner d'une prise de conscience élargie des bouleversements qu'ils induisent. Aussi, l'économie socialiste devra-t-elle accueillir les inventions nouvelles, en tenant compte de l'ensemble de la reproduction et avec bien plus de prudence que « dans le système capitaliste où chaque entrepreneur juge seulement d'après les succès économiques de son entreprise ou de sa branche d'industrie particulière ²⁷ ». S. Weil se réfère à Dickmann à plusieurs reprises ²⁸ et formule en ces termes le problème qu'elle partage avec lui ²⁹ : s'il est impossible de mesurer la capacité des hommes à extraire de nouvelles sources d'énergie naturelles, rien n'indique que cette capacité soit immédiatement facteur de progrès pour l'humanité. D'ailleurs, d'une manière plus profonde la notion de progrès n'a de sens que relativement à une période historique et à une perspective contingente. Faire du progrès un instrument décisif pour saisir la vérité d'un phénomène est nécessairement illusoire. Cette illusion consiste en la croyance en « l'enfantement au cours du temps du meilleur par le moins bon ». La croyance au progrès rend compte d'une adhésion à l'histoire qui rend impossible la compréhension - en vérité- des phénomènes. De la même façon, l'inquiétude de Simone Weil à propos de la doctrine marxiste est de voir se réduire le problème de l'exploitation sociale des ouvriers à un rapport dialectique de classe, lequel comporte le risque de devenir un instrument de l'époque et du pouvoir. Aussi, il lui importe que soit d'abord admis que l'organisation du travail humilie les hommes. Et, que la méditation de cette humiliation est une méditation de ce que Simone Weil nomme « la modifiabilité de l'homme » où si l'on préfère de comment d'un être humain on peut faire une bête de somme.

Troisième partie De la bête de somme à L'homme-machine

. L'ouvrier, un rouage ou une articulation

L'ouvrier est un rouage dans l'usine, un point d'articulation par lequel l'ensemble du système, comme le voulait Taylor, se met en mouvement. Cela se produit de la même façon que pour le soldat dont la passivité extrême est la contrepartie de sa capacité à exprimer la puissance de l'Etat. Comme l'ouvrier dans l'usine, il est le véhicule de la

force qui passe par lui, sans qu'il soit question ni de son existence ni de sa mort personnelle. Suivant une perspective sinon commune du moins coïncidente, Jünger en 1932 décrit la Figure du Travailleur. Elle n'est de nature ni historique, ni économique elle est au contraire un vecteur nécessaire aux transformations historiques. C'est pourquoi il fustige les mouvements politiques qui s'attachent à comprendre la dimension sociale de la condition des travailleurs. Car « il faut voir qu'au-delà de cette mixture d'économie, de pitié et d'oppression, au-delà des sentiments reflétés par les déshérités, une volonté de puissance (Machtwille) toujours plus claire commence à s'annoncer ; ou plutôt, c'est une nouvelle réalité qui est depuis longtemps présente et qui s'efforce de conquérir dans tous les domaines de la vie son expression sans équivoque ³⁰ ». La figure du Travailleur est métaphysique. Aussi, l'ouvrier n'est qu'un cas particulier de travailleur au même titre que le paysan et le soldat qui ne font que manifester, dans leur domaine, la toute-puissance de la technique. Être un ouvrier, n'est-ce pas la meilleure expression de cette manifestation ? Pour Jünger l'essence de « l'être calme » du Travailleur, est la volonté de puissance qui cesse d'être conçue abstraitement comme volonté de volonté et devient comme travail, le dernier état de l'entreprise titanesque de l'homme pour se rendre maître et possesseur de la nature ; d'où la formulation de Heidegger : « L'œuvre de Ernst Jünger Le Travailleur (Der Arbeiter) [...] entreprend de rendre possible une expérience de l'étant et de la façon dont il est, à la lumière du projet nietzschéen de l'étant comme volonté de puissance ³¹. » Jünger décrit l'étant et perçoit la domination de la technique notamment sur le front. Le Travailleur lui est en effet d'abord apparu sous la forme du soldat des grandes batailles. L'adhésion qu'il accorde à l'Etat se nourrit de la reconnaissance de la nécessité à se plier à l'état des choses. Cette attitude qualifie à ses yeux « le réalisme héroïque ³² » où par une sorte d'amor fati l'homme nouveau trouve la vitalité de déployer toutes les ressources de son énergie dans l'expression de la Figure dont il est tributaire.

Le Travailleur est l'incarnation d'une époque au même titre que le fut le chevalier à un moment où toute la vie sociale était ordonnée en fonction de valeurs chevaleresques. Aussi, plutôt que se demander quel statut accorder au Travailleur il est pertinent, du point de vue de Jünger, de questionner l'organisation politique et sociale en se demandant comment elle fait apparaître « l'espace de puissance du Travailleur » et quelle signification il lui échoit. Cette analyse de la signification du travail propose donc une lecture de l'époque et répond à un souci de mise en ordre des phénomènes, dont la portée est métaphysique. S. Weil aussi pense de manière absolument cruciale le rapport du travail à la liberté. Elle ne peut cependant maintenir que le travailleur soit légitimement l'expression d'une figure historique. Pourtant, elle perçoit cette possibilité dont elle fait un problème mais sa formulation est inversée par rapport à celle de Jünger. Si, pour lui, la question est de savoir comment la figure du Travailleur peut s'incarner, elle est, pour S. Weil de savoir comment le travailleur peut lui résister ? La reconnaissance de la signification du travail doit être placée au centre de toute critique du pouvoir et de ses dérives. Ainsi tels sont les derniers propos de L'Enracinement : « Il est facile de définir la place que doit occuper le travail physique au sein d'une société bien ordonnée. Il doit en être le centre spirituel ³³. »

L'ordre auquel la pensée se confronte par le travail est essentiellement subversif par rapport aux structures politiques qui le contiennent. Il faut certes consentir au travail et même il n'y a rien de plus beau après « le consentement à la mort » mais l'oppression atteint son comble lorsque la mort est sacrifice héroïque du soldat et le travail simple extraction d'énergie. Ce que S. Weil redoute est la fiction de ce que Jünger nomme « le caractère total du travail ». Il le décrit en ces termes : « Il devient de moins en moins essentiel que le travail soit rattaché à tel ou tel personnage particulier, portant tel ou tel nom. Cela vaut non seulement pour l'acte au sens propre mais pour toute espèce d'activité en général. » Pour être plus explicite « il faut citer le cas du soldat inconnu, dont il faut bien savoir qu'il appartient au monde des Figures, non à un monde de souffrance individuelle ³⁴ ». Au contraire, pour S. Weil, le travail exprime la nécessité à laquelle se heurterait l'ordre politique si par définition celui-ci ne tendait pas à le détourner de sa signification première.

Il est très net que pour S. Weil c'est en ce sens que l'ouvrier doit être pensé comme un rouage. Il n'est pas seulement celui qui fait fonctionner la machine, il est aussi celui par lequel elle s'articule. Etre ouvrière est donc se tenir au centre. Etre en position de vivre, nécessairement dans la douleur ce qu'elle nomme, l'arrachement des épithètes. En ce sens, elle est fidèle au but qu'elle poursuivait : « Faire de l'individu et non de la collectivité la suprême valeur ³⁵ ». L'individu non pas transcendé par la Figure de laquelle il est tributaire mais en tant qu'il parvient à s'extirper de l'emprise du « gros animal ».

Une matière vivante. Du soldat inconnu au travailleur anonyme

L'ouvrier est donc un rouage dans la fabrication parce qu'il en réalise l'articulation. En même temps, l'ouvrier est un « simple rouage » parcequ'il est « une matière vivante » dont on transformera la force en produit fini. Cette passivité exprime aussi l'étendue du pouvoir qui s'exerce sur lui. Il n'est que l'expression de cette force accablante. Il en est la parfaite incarnation. Cette passivité est la forme pervertie de l'action non agissante. Celle-ci décrit un acte conforme à la nécessité et exprime un consentement total du sujet. Pour S. Weil l'action non agissante est l'obéissance³⁶. Or, l'ouvrier consent à « travailler pour vivre » non pas en ce que sa vie dépend des limites matérielles infranchissables qui déterminent son existence mais en ce qu'elle est suspendue à l'expression d'une puissance qui a comme confisqué ces limites. A ce titre, l'expression « matière vivante » qu'utilise S. Weil pour qualifier le sort réservé aux ouvriers, fait nécessairement penser à une autre occurrence où apparaît cette analogie. Dans son commentaire de L'Iliade nous lisons : « Un homme désarmé et nu sur lequel se dirige une arme devient cadavre avant d'être touché. Un moment encore il combine, agit espère. [...] Mais bientôt il a compris que l'arme ne se détournera pas, et, respirant encore, il n'est plus que matière, encore pensant ne peut plus rien penser ³⁷. » En effet, l'exercice de la force n'est pas simplement contenu dans la capacité de tuer, même si en fait, il est toujours question de cette menace. L'exercice de la force est d'autant plus « prodigieux » qu'il est symbolique et qu'il déplace cette possibilité de retirer la vie ou de « changer l'homme en chose ³⁸ ». A l'usine,

l'ignorance des compétences intellectuelles des ouvriers est constitutive de l'organisation de la production. Evoquant la taylorisation, S. Weil affirme que « ce système a réduit les ouvriers à l'état de molécules, pour ainsi dire, en en faisant une espèce de structure atomique des usines ³⁹ ». Cette réflexion la conduit à dénoncer l'effort de Taylor pour empêcher toute forme de solidarité entre les ouvriers. A nos yeux, elle permet surtout de comprendre en quoi consiste précisément cette passivité du travailleur. Paradoxalement, l'atomisation du travail ne se traduit pas dans une répartition des tâches en fonction de la singularité de chaque travailleur. Le travail d'ouvrier spécialisé tel que S. Weil l'expérimente est essentiellement anonyme. Le meilleur ouvrier est celui qui parvient le mieux possible à s'effacer. Cet anonymat de l'ouvrier ne correspond pas à la perfection décrite par S. Weil quand elle affirme que « les choses de premier ordre sont essentiellement anonymes ⁴⁰ ». Seule l'action non agissante conduit à cette forme d'anonymat ou de perfection.

Il importe de comprendre que la décréation dont elle procède est tout le contraire d'une destruction. L'effacement de l'ouvrier dérive à l'opposé d'une cristallisation du moi. Il est changé en matière vivante sans qu'il n'ait expérimenté la dimension impersonnelle de son travail. Il est écrasé en tant que personne et en elle, surtout, sa dimension impersonnelle. Or, lorsque S. Weil maintient que pour percevoir la beauté et la vérité il faut s'effacer comme l'enfant qui fait une opération. L'effacement du moi n'est pas une destruction ou une négation mais un accomplissement. L'enfant s'efface devant la vérité qu'il a lui-même comprise. Il porte en lui cette dimension impersonnelle et « sacrée ». Cependant l'ouvrier devrait pouvoir faire l'expérience de cet achèvement s'il était effectivement au travail. En effet la vocation du travail est d'être une médiation, il décrit un mouvement descendant par lequel « l'homme doit se faire chose pour que la chose devienne énergie humaine ⁴¹ ». Or à l'usine l'homme est abaissé de telle sorte que son énergie est changée en matière inerte. Il n'y a qu'une seule occurrence pour laquelle le travail de l'ouvrier est remarquable et elle consiste en les menus incidents que S. Weil d'ailleurs, répertorie dans son journal ⁴². Mais loin de figurer des obstacles stimulants dans la recherche d'une action plus adaptée à la matière ou à la machine, ils sont autant d'occasion d'être livré à la force idiote des chefs.

Conclusion

Dire que l'ouvrier ne travaille pas à l'usine - dans un lieu consacré à la production - est significatif d'un abaissement du travail en lui-même. Plutôt que d'être un milieu où l'homme se confronte à lui-même et au monde et se défend ainsi des prestiges et des institutions, il devient l'activité consacrée à l'expression de la force. De la même façon, penser la conditions des ouvriers implique « une fois dans sa vie » comme l'aurait dit Descartes de se débarrasser des « figures » ou « des raisonnements dialectiques ». Il importait en effet d'aller à l'usine, en tant que philosophe, même 135 jours. Puisque c'est l'humiliation ressentie au quotidien qui permet de saisir l'abaissement vécu par chacun des individus qui l'a subit. Or, c'est dans ce vide imposé à la pensée que réside

la signification métaphysique de la domination technique. Seul l'individu l'effectue. Et c'est là où nous retrouvons Jacquot.

1. *Journal d'usine*, « le mystère de l'usine », *La Condition ouvrière*, *ibid.*, p. 180.

2. S. Pétrement, *La vie de S. Weil*, Fayard, 1997, p.300.

3 *Ibid.*

4 *Lettre à Robert Guihéneuf* in *Cahiers S. Weil*, tome XXI, n° 1-2, mars-juin 1998, pp. 12-13.

5 « Une telle société serait seule une société d'hommes libres, égaux et frères. Les hommes seraient à vrai dire pris dans des liens collectifs, mais exclusivement en leur qualité d'hommes ; ils ne seraient jamais traités les uns par les autres comme des choses. » *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, *op.cit.*, p 86.

6 Ce passage est éclairé par un fragment du *Journal d'Usine* : « Conrad : union entre le vrai marin (chef, évidemment...) et son bateau, telle que chaque ordre doit venir par inspiration, sans hésitation, ni incertitude », *op.cit.*, p.267.

7 *Lettre à Robert Guihéneuf*, *op.cit.*, p.15.

8 *Principes d'organisation scientifique des usines*, introduction, Publication de la Revue de la Metallurgie, 1913 p.29

9 *Ibid.*

10 *Expérience de la vie d'usine*, *La Condition ouvrière*, *op. cit.*, p. 344.

11 *Expérience de la vie d'usine*, *La Condition ouvrière*, *op. cit.*, p. 335.

12 « La Rationalisation », *La Condition ouvrière*, *op. cit.*, p. 307.

13 *Journal d'usine*, *La Condition ouvrière*, *op. cit.*, p. 150.

14 « La Rationalisation », *La Condition ouvrière*, *op. cit.*, p. 304.

15 Joe le dit plus simplement : « C'est ce que l'on fait pendant le plus clair du temps, c'est cela qui compte. » *Ibid.* p.246.

16 Simone Weil poursuit : « -et par-dessus tout dans l'exercice de sa faculté d'attention- pour effectuer minute par minute cet enchaînement. » *Journal d'Usine*, *op.cit* p.186. Voir aussi plus haut dans notre texte à la page 197.

17 Dans le *Cahiers VIII, K 8*, *Œuvres complètes*, tome VI, volume 3, *op. cit.*, p. 135.

18 *Ibid.*, p. 245.

19 Julius Dickmann (1895-1938), théoricien autrichien du monde ouvrier. Il fait un usage singulier du marxisme et cherche à en promouvoir l'autocritique. Arrêté par la Gestapo en 1938, il est déporté et on suppose qu'il fut exécuté. Il écrivit plusieurs articles pour la *Critique sociale*.

[20](#) Julius Dickmann, *La Véritable limite de la production capitaliste, La Critique sociale*, n° 9, Paris, Editions de la Différence, réimpression de 1983, p. 108.

[21](#) *Ibid.*

[22](#) Marx, *Le Capital, op. cit.*, livre premier, huitième section, chapitre XXXII, p. 564.

[23](#) *Ibid.*, p. 566.

[24](#) Julius Dickmann, *La Véritable limite de la production capitaliste, op. cit.*, p. 108.

[25](#) *Ibid.*, p. 109.

[26](#) *Ibid.*

[27](#) *Ibid.*

[28](#) Voir les *Œuvres complètes*, tome VI, volume 1, K1 pp. 93, 130, 135. Ainsi que *Le Journal d'usine, op. cit.*, p. 144.

[29](#) On se reportera à l'analyse très éclairante que conduit Robert Chenavier dans un article publié en 1998 dans les *Cahiers S. Weil, Esquisse d'un tableau historique des limites idéales du progrès humain*, CSW, tome XXI, n° 1-2, mars et juin 1999.

[30](#) Jünger, *Le travailleur, op.cit.*, p. 98

[31](#) Heidegger, *Question I*, Paris, Gallimard, 1968 p. 211.

[32](#) Jünger, *Le travailleur, op.cit.*, p. 98.

[33](#) *Op.cit.*, p. 1218.

[34](#) Jünger, *Le travailleur, op.cit.*, p. 140.

[35](#) « Allons-nous vers la révolution prolétarienne ? », *La Révolution prolétarienne*, n° 158, 25 août 1933, *Œuvres complètes*, tome II, volume 1, *op. cit.*, p. 277.

[36](#) *Cahiers II, op. cit.*, p. 67.

[37](#) *L'Iliade ou le poème de la force, Œuvres complètes*, tome II, volume 3, *op. cit.*, p. 229.

[38](#) *Ibid.*

[39](#) *La Condition ouvrière, op. cit.*, p. 321

[40](#) *Ecrits de Londres, La personne et le sacré, op. cit.*, p. 15.

[41](#) *Ibid.*

[42](#) *Ibid.*, p. 154.